

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

DEUXIÈME PARTIE.—Mlle DE TERRYS.

I

— Eh ! monsieur, s'écria madame Bertin, vous m'avez bien comprise, et vous devriez m'éviter la douleur et la honte de m'accuser moi-même... La mère à laquelle on a volé son enfant au berceau, c'est moi !... La mère éplorée qui souffre et pleure depuis tant d'années en attendant le jour où elle pourra retrouver sa fille, c'est moi ! moi, la mère de douleur que vous pouvez consoler par un mot !... Si vous savez où est ma fille, dites-le-moi !... Ne soyez pas sans pitié comme l'était Robert... Vous n'avez à me reprocher, vous, ni lâcheté, ni trahison !... Rendez-moi le courage de vivre et la force d'attendre !...

Tandis que Marguerite parlait ainsi, ses larmes jaillirent et son visage en fut inondé. Elle se laissa tomber à genoux devant M. Auguy, en tendant vers lui ses mains suppliantes.

— Relevez-vous, madame... dit-il très ému en réalité, quoique conservant l'apparence du calme ainsi que sa dignité professionnelle l'exigeait, relevez-vous, je vous en prie et écoutez-moi...

La pauvre femme obéit en sanglotant.

— Je vous avais en effet devinée, madame, continua le notaire, et je vous plaignais, mais je ne puis que vous plaindre... Marguerite fit un geste de désespoir tandis que son inter-

locuteur poursuivait :

— Pour la troisième fois je vous l'affirme, j'ignorais tout ce dont vous venez de me parler, et mon très vif désir de vous rendre à la fois le calme et l'espérance est malheureusement un

désir stérile... J'ignore les motifs qui ont rendu Robert Vallerand sans miséricorde envers vous. Je refuse de les connaître... A quoi bon ?... Il est mort et je ne sais pas son secret...

— Je vous crois, monsieur... balbutia la mère éplorée. Mais si vous apprenez quelque chose un jour... si pour vous un coin du voile se soulève, daignerez-vous me le faire savoir ?...

— Si j'apprends où se trouve votre fille, si je puis parler sans manquer à mon devoir, je vous en instruirai, je le jure !...

Marguerite se leva.

— Je vous remercie, monsieur... dit-elle d'une voix brisée, je vais attendre encore, mais ma force est à bout, et si ma fille ne m'est pas rendue, je mourrai...

Sans ajouter un mot elle abaissa son voile et salua le notaire qui la reconduisit jusqu'à la porte du cabinet, et revint ensuite près de son bureau en hochant la tête et en murmurant :

— Il y a là un mys-

tère de famille qui n'est point du tout de ma compétence... Robert avait sans doute des raisons sérieuses pour agir comme il l'a fait, mais les larmes de cette pauvre femme m'ont remué le cœur... Elle était bien renseignée et je suis très surpris que la lettre dont elle m'a parlée ne m'ait point été remise...



...J'ai juré d'être seul à découvrir les assassins, et seul à venger les victimes !

M^e Auguy ouvrit une caisse à secret placée à l'angle de la cheminée et tira de cette caisse un petit paquet très mince scellé de cinq cachets. Sur ce paquet se trouvaient quelques lignes d'écriture et une signature. Le notaire lut à haute voix.

— Pour remettre à la personne qui présentera à M^e Emile Auguy une lettre de moi, lui réclamant ce dépôt dont les cachets ne devront être brisés que par M^e Audonard, notaire à Nogent-sur-Seine.

“ ROBERT. ”

— Voilà qui est précis... continua l'officier ministériel. Mon devoir est d'obéir strictement à la volonté du mort...

Il replaça le paquet cacheté où il l'avait pris, referma le coffre-fort et continua :

— Une fille !... Robert avait une fille ! Qui s'en serait douté... L'enfant de la séduction ou de l'adultère ! ! Quo de drames inconnus dans la vie, et combien de romans qui ne seront jamais écrits ! !...

XIII.

Paul Lantier, après la visite faite à son père, avait regagné en toute hâte son logement de la rue de l'École-de-Médecine.

Renée, depuis le matin, allait de mieux en mieux. Isabelle, dit Zirzabelle, et par abréviation Zirza, était auprès d'elle.

La jeune fille et Zirza avaient fait amplement connaissance.

La convalescente se sentait heureuse du retour de Paul dont le visage n'était point sombre malgré le chagrin sincère qui causait au jeune homme la mort du comte de Terrys.

— Avez-vous de bonnes nouvelles à me donner ? lui demanda-t-elle.

— Non, chère Renée... je n'ai pu voir mademoiselle Honorine, qu'un irréparable malheur vient de frapper douloureusement.

— Un malheur ?... répéta la fille de Marguerite.

— Son père, le comte de Terrys, est mort ce matin...

— Ah ! pauvre mademoiselle Honorine ! ! s'écria Renée en joignant les mains.

— Au bout d'un instant elle ajouta :

— Vous serez obligé, sans doute, d'assister à la cérémonie funèbre...

— J'y assisterai certainement si je suis de retour assez tôt, car rien au monde ne m'empêcherait de me rendre où vous savez... Vous avant toute chose, chère Renée ! !... Je partirai ce soir... je coucherai à Maison-Rouge... Demain matin je verrai madame Ursule ; demain soir je serai de retour avec elle, sans aucun doute, et le jour suivant je pourrai rendre les derniers devoirs au comte de Terrys...

— Ainsi, balbutia Renée prise d'un tremblement nerveux, vous allez m'abandonner pendant tout un jour ?...

— Eh ! bien ! Eh ! bien !... Qu'est-ce que c'est ?... fit la blonde Zirza d'un ton de reproche ; il me semble que l'abandon sera fort peu complet... Est-ce que je ne resterai pas là, moi, votre garde-malade en chef et sans partage ?... Est-ce que nous ne parlerons pas du voyageur, aujourd'hui toute la soirée ?... Demain toute la journée ?

— C'est vrai, répondit Renée en tendant la main à Zirza, mais...

— Mais ce n'est pas la même chose, je le sais bien, interrompit Mme Verdier en riant.

— Il faut que je parte ! reprit Paul. Je me suis juré de savoir quels sont vos mortels ennemis... je me suis juré de retrouver votre mère et de vous la rendre, et je tiendrai à mon double serment... Je serai bientôt de retour, et vous vous hâterez de guérir pour que je puisse tenir la promesse que j'ai faite à mon père...

— A votre père ? répéta l'enfant tremblante.

— Oui... je viens de le voir...

— Vous lui avez promis quelque chose qui me concerne ?

— Oui, chère Renée.

— Vous lui avez donc parlé de moi ?

— Mais certainement... Ne le devais-je pas ? C'est bien le moins qu'il soit instruit de mon bonheur, et qu'il sache que je lui présenterai bientôt celle qui sera...

Paul n'acheva pas. Les quatre mots qui devait terminer la phrase expirèrent sur ses lèvres tremblantes.

Renée les comprit à merveille, quoiqu'ils ne fussent point prononcés, et baissa la tête en souriant et en rougissant à la fois.

— Pourquoi vous arrêtez-vous en si beau chemin ? fit Zirzabelle avec un joyeux éclat de rire. Voyons, est-ce que je suis de trop ici ? Croyez-vous donc que je n'ai pas compris vos regards et vos soupirs ? Croyez-vous que je ne lise pas dans vos âmes et dans vos cœurs ? Eh ! mes enfants, il n'y a nul besoin d'être bachelier des sciences pour épeler l'alphabet de l'amour... il ne s'agit que d'aimer soi-même, et l'on déchiffre dans le livre des autres les phrases les plus compliquées... Complétez donc le vôtre...

— Et comment ?

— C'est bien simple ! En voici la fin : « Celle qui sera ma femme bien-aimée ! »

Renée rougissait de plus en plus.

— Ah ! si cela était ! ! ! s'écria Paul avec fièvre.

— Cela sera ! Pourquoi cela ne serait-il pas ? reprit Zirza. Vous aimez mademoiselle Renée, et mademoiselle Renée...

— N'a rien dit... interrompit Paul.

— Eh bien, tout justement... le proverbe l'affirme : « qui ne dit rien consent ! » D'ailleurs, ces choses-là, ça se lit dans les yeux... et regardez les siens...

Renée venait de lever la tête et ses prunelles limpides exprimaient avec éloquence la chaste ivresse de son âme.

— Est-ce vrai ? est-ce bien vrai ? demanda le fils de Pascal en prenant et en portant à ses lèvres les mains de Renée qui sentit son cœur se fondre.

Sa bouche s'entr'ouvrit et balbutia un « oui » que Paul devina plutôt qu'il ne l'entendit.

Jules Verdier entra. Il était l'heure du dîner, et aussitôt après le repas Paul devait se rendre au chemin de fer et partir pour Maison-Rouge.

On dîna, comme on avait déjeuné, près du lit de Renée. La convalescente, selon l'ordonnance du docteur Maréchal prit une seconde tasse de bouillon.

Huit heures sonnèrent. Paul quitta vivement son siège.

— Vous partez ?... demanda tristement la fille de Marguerite.

— Il le faut, chère Renée, mais je reviendrai demain... Je vous laisse avec mes bons amis et je ne suis point inquiet... A demain ! Espérez comme j'espère, et aimez-moi comme je vous aime ! !...

L'étudiant en droit mit un baiser sur le front de l'enfant qu'il considérait comme sa fiancée, serra les deux mains de Mar-

Verdier, et partit avec Jules qui voulait l'accompagner jusqu'à la gare de l'Est.

Chemin faisant Paul adressa à son ami force recommandations concernant la convalescence et lui proposa de l'argent pour les dépenses.

— Pas de bêtises ! répondit le futur docteur. Nous compterons plus tard...

À la gare, Paul eut une vive déception. Le train qu'il comptait prendre partait à neuf heures quarante, mais ne s'arrêtait point à Maison-Rouge et filait jusqu'à Longueville.

— Je te conseille de partir tout de même... lui dit Jules Verdier. Tu coucheras à Longueville et le premier train du matin te ramènera à destination...

Le conseil était sage. Paul le suivit, passa la nuit à Longueville et le lendemain, à neuf heures et demie, il entra à Maison-Rouge, à « l'Hôtel de la Gare. »

La grande salle était déserte. Les garçons et les servantes nettoyaient. Le propriétaire, confortablement installé dans le salon des voyageurs, parcourait les journaux de Paris que le facteur venait d'apporter.

L'étudiant, en droit, s'adressant à l'un des garçons, demanda à parler au maître de l'hôtel et fut immédiatement conduit auprès de lui.

— Monsieur, lui dit-il, je viens pour rendre visite à une personne qui loge chez vous en ce moment et, comme je suis fort pressé, je vous prie de vouloir bien faire demander à cette personne si elle peut me recevoir malgré l'heure matinale...

— Parfaitement, monsieur... Voulez-vous me dire le nom de ce voyageur...

— C'est une voyageuse...

— Qui s'appelle ?

— Madame Ursule !

— Madame Ursule... répéta l'hôte en souriant.

— Oui, ajouta Paul, une dame d'un certain âge, à laquelle il est arrivé un accident...

— Une foulure au pied, je sais, monsieur...

— Faites donc, s'il vous plaît, prévenir cette dame...

— Ce serait difficile... répliqua le propriétaire avec un nouveau sourire.

— Pourquoi donc ?

— Pour la meilleure de toutes les raisons...

— Laquelle ?

— Madame Ursule n'est plus ici...

— Que me dites-vous là ! s'écria Paul avec une surprise mêlée d'inquiétude.

— La vérité, monsieur... Madame Ursule est partie...

— Depuis quand ?

— Depuis cinq ou six jours.

— Quoi !... partie malgré son état de souffrance ! malgré les menaces du docteur qui prévoyait des complications alarmantes si elle essayait prématurément de marcher !

— Tout cela est exact, aussi a-t-il fallu une chose très grave pour décider madame Ursule à contrevenir aux prescriptions du médecin...

Paul regarda son interlocuteur avec une surprise et une angoisse grandissantes.

— Une chose très grave... balbutia-t-il ; il est survenu une chose très grave ?...

— Oui, monsieur...

— Puis-je vous demander, sans être indiscret, de quelle nature était cette chose ?...

— Oh ! parfaitement bien... Madame Ursule, quand elle est arrivée ici après son accident, avait pour compagne une jeune fille charmante...

— Mademoiselle Renée... interrompit l'étudiant.

— C'est bien cela, monsieur ; je vois que vous êtes au courant, mais vous ignorez probablement que la jeune fille avait eu l'idée malencontreuse de fuir madame Ursule... de se soustraire à son autorité...

— Pour se rendre à Paris... Je ne l'ignore pas...

— Vous avez vu mademoiselle Renée à Paris ? s'écria le maître de l'hôtel ?

— Oui, monsieur...

— Y a-t-il longtemps de cela ?

— Je l'ai quittée hier au soir, à huit heures et demie...

Le propriétaire fronça ses gros sourcils.

— Voilà qui est étrange, par exemple ! s'écria-t-il.

— Étrange en quoi, monsieur ? demanda l'étudiant. Rien ne me paraît plus naturel au contraire...

— Si vous avez quitté hier mademoiselle Renée, je m'étonne que vous n'ayez point vu madame Ursule auprès d'elle...

— Je ne comprends pas...

— C'est cependant bien simple, puisque c'est pour aller retrouver sa pupille à Paris que madame Ursule est partie il y a six jours en bravant les ordonnances du docteur...

— Mon Dieu ! fit Paul avec épouvante, c'est à Paris qu'allait madame Ursule, et pour y retrouver mademoiselle Renée ?

— Sans doute...

— C'est incroyable !...

— Soit ! mais ce n'en est pas moins absolument vrai...

Elle s'est mise en route parce que la personne chez laquelle mademoiselle Renée s'était réfugiée la mandait en toute hâte...

Paul devint livide.

— Que vais-je apprendre, mon Dieu ? balbutia-t-il à demi-voix, puis il continua tout haut : Et c'est une lettre, sans doute, qui appelait à Paris madame Ursule ?...

— Une lettre, oui, monsieur... Mais qu'avez-vous donc ? Pourquoi êtes-vous si pâle ?...

L'étudiant ne répondit pas à cette question et poursuivit :

— Une lettre arrivée par la poste ?...

— Non, monsieur, apportée par un domestique de bonne maison, en livrée, monsieur, et en casquette galonnée d'or... Il s'est entretenu longuement avec madame Ursule, il ne l'a quittée que pour aller faire enregistrer son petit bagage à la gare ; et il est revenu la prendre et l'a portée dans ses bras jusqu'au compartiment qu'il avait loué tout entier pour le voyage ! Ah ! je vous garantis qu'il avait soin d'elle...

— Plus de doute ! s'écria Paul avec une indicible terreur. Madame Ursule a été attirée, comme Renée, dans un piège... ou bien, jouant une comédie infâme, elle était complice des assassins...

Rien n'est plus communicatif que l'effroi.

— Complice des assassins ! répéta l'hôte, les yeux arrondis et les mains tremblantes.

— Oui, répliqua l'étudiant, complice ou victime... il n'y a pas de milieu... mais dites-moi, cet homme, ce domestique venu de Paris pour chercher madame Ursule, comment était-il ?

— De bonne mine et, je vous le répète, de mise fort correcte... sa cravate blanche ne faisait pas un pli...

— Son âge ?

— Cinquante ans environ...

— Aucun signe particulier ?...

— Aucun, sauf qu'il parlait avec un léger accent étranger...

— Lequel ?

— Je n'ai pu le définir...

— Par qui se prétendait-il envoyé ?

— Je l'ignore complètement... Vous comprenez, monsieur, que la discrétion me défendait de le questionner. Vous parliez tout à l'heure de complicité... Permettez-moi de vous demander de quel crime madame Ursule aurait été complice ?

— De la tentative de meurtre dont mademoiselle Renée a failli être victime...

— On a voulu assassiner cette pauvre jeune fille ! murmura l'hôte en joignant les mains et en levant vers le plafond des yeux consternés.

— On l'a voulu, et l'on a presque réussi... Sans une sorte de miracle, mademoiselle Renée serait morte.

— Mais c'est épouvantable !... monstrueux !...

— Monstrueux, oui, mais malheureusement trop vrai...

— Eh ! bien, monsieur, je me permettrai de prendre la défense de madame Ursule... J'ai vu son désespoir lorsqu'elle a su que la jeune fille qui l'accompagnait venait de la quitter, et j'affirme que ce désespoir était sincère. J'ai vu ses larmes, et je répondrais sur ma vie qu'elles n'étaient point fausses. J'ai été témoin de sa joie quand on lui a dit qu'elle reverrait bientôt mademoiselle Renée et du courage avec lequel, pour aller la rejoindre, elle a bravé la mort qui, selon le docteur, pouvait résulter d'une imprudence... Tant de preuves de dévouement rendent inadmissible, selon moi, l'idée d'une connivence avec des malfaiteurs !...

— Aussi suis-je prêt à admettre qu'elle a été victime répliqua Paul. Mais quels sont donc les misérables à qui la mort de ces deux femmes était nécessaire, et quel secret de sang plane sur mademoiselle Renée ?

— Ne pensez-vous pas, monsieur, qu'il serait à propos d'avertir la police, et cela plus tôt que plus tard ?

L'étudiant secoua la tête.

— Non, fit-il d'une voix tranchante comme une lame d'acier. J'ai juré d'être seul à découvrir les assassins, et seul à venger les victimes !

Le maître du logis sentit un petit frisson passer sur sa chair, et le jeune homme inconnu qui lui parlait prit à ses yeux des proportions quasi fabuleuses.

Paul reprit :

— J'ai plusieurs questions à vous adresser.

— Faites, monsieur...

— Quelqu'un a-t-il rendu visite à ces dames pendant leur séjour dans votre hôtel ?

— Non, monsieur...

— Madame Ursule avait-elle écrit à quelqu'un ?

— J'affirmerais volontiers le contraire, car il n'y avait dans sa chambre, ni encrier, ni papier, ni plume...

— C'est sur le lendemain du départ de mademoiselle Renée que l'homme dont vous m'avez parlé, le domestique vrai ou faux est venu chercher madame Ursule ?

— Oui, monsieur...

— Quel train ont-ils ?

— Celui de huit heures cinq minutes du soir...

— A quelle heure ce train arrive-t-il à Paris ?

— A onze heures...

— Merci de vos renseignements, monsieur...

— Puisse-t-ils vous servir à quelque chose !

— Ils me serviront, soyez-en sûr... Quand passera le premier train montant vers Paris ?

— A une heure trente-huit minutes...

Paul Lantier reprit :

— Je vais à la gare où je tâcherai d'éclaircir certains points obscurs. Voulez-vous me faire préparer à déjeuner pendant mon absence ?

— Parfaitement, monsieur, répondit l'hôte. Votre déjeuner sera servi dans une demi-heure, et vous aurez pas mal de temps disponible avant le passage du train.

Le jeune homme traversa la place, demanda le chef de gare, fut conduit à son cabinet par un employé, et entama l'entretien en ces termes :

— Je viens, monsieur, faire appel à votre mémoire et à votre obligeance...

— L'une et l'autre sont à votre disposition.

— Vous souvenez-vous qu'il y a six jours une dame, résidant à "l'Hôtel de la Gare" et qu'une foulure empêchait de marcher, a été apportée par un homme jusqu'au compartiment loué tout entier pour le voyage de Maison-Rouge à Paris ?

— Très bien, monsieur... C'est moi-même qui ai délivré les tickets, désigné le wagon et fait placer sur la portière la plaque réglementaire indiquant que le compartiment était réservé...

— Avez-vous conservé un souvenir exact de l'homme qui portait cette dame ?

— Un souvenir très net... Sa tenue était celle d'un domestique de bonne maison. Il avait un accent étranger et entourait sa compagne de soins minutieux...

— Pourriez-vous me donner le numéro du train dans lequel ils ont montés ?

— Ce sera facile. C'était le 24 du mois, je crois...

— Oui, c'était bien le 24.

Le chef de gare ouvrit un carton et en tira une liasse de papiers administratifs qu'il consulta, puis il répondit :

— Le 24, à huit heures cinq minutes, la personne qui vous intéresse et son domestique sont montés dans le train omnibus 40-58...

— Paul écrivit ces deux chiffres sur un agenda et continua :

— Vous serait-il possible de me fournir également le numéro du wagon ?...

— Non, monsieur, mais cette indication pourra vous être donnée à Paris...

— Je vous remercie mille fois, monsieur.

— Est-ce tout ce que vous désirez savoir ?

— Je crains d'abuser de votre temps...

— Pas le moins du monde... Questionnez, je vous prie. Cela peut vous être utile...

— J'userai donc de votre permission. N'auriez-vous pu entendre parler d'un crime commis sur la ligne de Maison-Rouge à Paris, dans cette même nuit du 24 ?

— Un crime ? répéta le chef de gare en attachant sur son interlocuteur son regard étonné.

— Il s'agit d'une simple supposition, monsieur... poursuivit Paul.

— Je n'ai entendu parler de rien... donc il n'y a rien de suspect... Dès qu'il se produit un fait anormal, on en est instruit télégraphiquement sur toute la ligne.

— Avez-vous déjà vu à Maison-Rouge le domestique à qui vous avez délivré les billets ?

— Jamais... Cela, j'en suis sûr...

— Quelque chose en cet homme vous a-t-il frappé ?...

— Son accent étranger ...

— A quel idiome cet accent vous semblait-il appartenir ?

— A un idiome du Nord, mais je ne sais auquel...

L'étudiant en droit ne pouvait pousser plus loin ses investigations. Il remercia de nouveau, prit congé du chef de gare et regagna l'hôtel où son déjeuner l'attendait.

— Eh bien ! monsieur, lui demanda l'hôte, avez-vous appris ce que vous désiriez savoir ?...

— Je n'ai rien découvert de bien important, mais avec du temps et de la patience, j'arriverai à la solution du problème...

Le fils de Pascal Lantier trouvait un âpre plaisir à poursuivre son but. Son dévouement à René était, il est vrai, le premier et le principal parmi les mobiles qui le faisaient agir, mais à ce dévouement se joignaient la soif de l'inconnu et le désir ardent de pénétrer seul un mystère presque insondable.

Paul croyait découvrir en lui-même les subtils instincts du policier et voulait marcher sur la trace des modèles du genre, inventés par les romanciers en vogue. Bref, il avait la foi, et la foi donne la force, la patience et la courage.

Après son déjeuner il reprit le chemin de la gare. L'idée lui était venue d'apprendre à Renée son arrivé prochaine, et il expédia une dépêche à Jules Verdier qu'il chargeait d'instruire la jeune fille.

A une heure trente-huit minutes il prit le train et, un peu avant quatre heures, il était à Paris où, comme à Maison-Rouge, il demanda à parler au chef de gare. Ce dernier l'accueillit avec une extrême politesse.

— Monsieur, lui dit Paul, je viens vous prier de vouloir bien compléter les renseignements que j'ai recueillis ce matin auprès de votre collègue de Maison-Rouge...

Si cela dépend de moi, monsieur, je le ferai, soyez-en sûr.

Paul s'inclina et poursuivit

— Le 24 du mois, il y a par conséquent six jours, une dame, qu'une foulure empêchait absolument de marcher, a pris à Maison-Rouge, à huit heures cinq minutes du soir, le train omnibus 40 58. Elle est montée dans un compartiment de première classe loué tout entier pour elle par un homme en livrée... Pouvez-vous me dire si cette dame et son compagnon sont arrivés à Paris ?

— Elle ne pouvait marcher, dites-vous ?

— Non, monsieur.. A Maison-Rouge il a fallu la transporter de l'hôtel à la gare et de la salle d'attente au compartiment réservé... Donc, à Paris, pour lui faire quitter la gare, il a fallu employer le même procédé...

— Je n'ai vu aucune dame portée par un domestique, ce qui certainement m'aurait frappé. J'ai pourtant l'habitude d'assister à la sortie des voyageurs, mais je pouvais être occupé sur quelque autre point du quai. Voulez-vous que le questionne le contrôleur qui faisait le service de sortie ?

— J'en serai très reconnaissant...

Le chef de gare appela un employé et lui dit :

— Trouvez-moi le receveur du soir...

Au bout de cinq minutes l'homme demandé franchissait le seuil du cabinet.

— Renaud, fit le chef, il y a six jours, le 24 vous étiez de service à l'arrivée du train omnibus de huit heures cinq minutes ?

— Oui, monsieur le chef de gare.

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

I

UNE FÉE DES ROIS

— Tu aurais peut-être tort ! dit Mme André.

— Certainement, ajouta le père de Landry. Ce que tu considères comme le comble de la sagesse, est tout simplement la routine. Tu oublies que tout a changé en ce monde, jusqu'à la manière de placer ses fonds. Aujourd'hui on fait valoir son argent. On l'exploite à la façon d'une terre. On vend, on achète, on trafique. Certes, jusqu'à cette heure, je ne me suis jamais lancé dans des spéculations, mais si j'étais conseillé, guidé par un habile homme, je ne répondrais pas de ne point avoir la tentation d'arriver, moi aussi, à posséder mon petit million.

— D'autant plus, ajouta Chaumas, qu'il n'y a que le premier qui coûte.

— Eh bien ! franchement, docteur, je vous serai très reconnaissant de me procurer l'occasion de revoir Bonaventure Bozan de Breuil, comme vous dites, et s'il se souvient de ses camarades, ce ne sera pas l'occasion de le leur prouver qui lui manquera.

— Et vous, Paulin, pensez-vous comme votre frère ?

— Pas absolument, et j'ai pour cela l'excellente et triste raison de ne point avoir de fonds à engager dans des opérations quelles qu'elles soient ; mais j'aimais Bozan au collège, et je le reverrai avec plaisir.

— Quant à moi, reprit Chaumas, à moi qui, par goût et par profession étudie les maladies morales plus encore que les maux physiques, je reste toujours curieux de suivre les phases de ces vies mouvementées faites de hasards heureux, trop souvent suivis de chances funestes. Ce sont autant de matériaux que j'amasse pour l'avenir. Mes observations agrandiront le domaine de la science. J'apprends toujours et partout.

— Oui, je le sais, vous êtes passionné pour votre art, dit Paulin, mais ce que j'ignore, c'est pourquoi vous avez choisi cette spécialité dans la science de guérir.

— Pourquoi ? demanda Chaumas dont le regard s'anima, pourquoi ? Parce que je comprends mon époque, que j'en suis la marche fatale, et qu'elle est en ce moment la proie de deux maladies également terribles : l'anémie et la névrose. Comme il est peu intéressant de refaire des tempéraments affaiblis, et d'ajouter des globules au sang appauvri coulant dans les veines de notre génération, j'ai trouvé plus curieux, plus passionnant, d'étudier la névrose de ce siècle détraqué. Je marque souvent à l'avance dans les foules ceux qui me seront amenés le cerveau vide, la raison perdue. Dès que la soif des jouissances arrive chez l'homme au degré aigu, la folie veille tapie dans un coin. A cette heure où tous les hommes aspirent à des jouissances de luxe, de vanité, de plaisir, nous voyons chaque jour augmenter les cas d'aliénation mentale. L'avenir est à ceux qui traitent les différents cas de folie : jeunes gens tombés dans les éternels plaisirs de Paris, artistes avides d'arriver à la popularité sinon à la célébrité ; financiers monteurs d'affaires que la ruine surprend brusquement ; gogos naïfs pris à l'hameçon de la fortune spontanée ; tous sont frappés par la névrose aiguë qui dégénère en folie. Ce sont mes clients de l'avenir.

Parfois le mal éclate subitement, souvent il suit une marche lente. J'ai toujours eu pour l'intelligence humaine un respect profond, je ne comprends pas qu'on s'avilisse, autant j'éprouve de pitié pour le malheureux dont un profond chagrin trouble la raison, autant je ressens de mépris pour celui qui doit à ses passions sa déchéance intellectuelle. Je les éloigne avec un zèle égal, et parfois avec un même succès, mais c'est l'amour de l'humanité qui me pousse vers les premiers, et l'amour de la science qui me guide près des autres.

Si vous regardiez attentivement autour de vous, Paulin, vous verriez comme moi des milliers de cerveaux détraqués. N'est-ce pas une folie que l'ambition dévorante de ces hommes d'un jour qui n'atteignent au pouvoir que pour le perdre; que l'orgueil de ces écrivains imbus de la prétention de faire oublier les maîtres, et qui trempent leur plume dans la fange, afin d'en salir les pages d'un livre capable de perdre l'âme de ceux et de celles qui le liront? C'est une folie que cette soif de l'or qui fait préférer à tout les millions sonnants, et qui jette dans l'agiotage des noms sans tache. Et cette folie gague de proche en proche, allant de l'employé au commis, du commis à l'ouvrier. Oh! j'ai bien choisi ma spécialité en me faisant aliéniste, et la réputation que je me suis acquise, prouve assez combien est grand dans Paris le nombre des cerveaux malades.

— Aussi, quand j'ai vu des femmes atteintes de névrose, des jeunes hommes abrutis par tous les abus, je vous assure que cela me repose de passer une soirée avec de sages amis comme vous. Il est sain de voir de belles jeunes filles sensées quoique charmantes, des maîtresses de maison ne dédaignant point de s'occuper du ménage, des maris qui ne vont pas au cercle, et des jeunes gens qui, comme Landry, travaillent sérieusement avant de songer à la popularité qui les récompensera plus tard.

— Docteur, dit Amice en riant, savez-vous que vous me rendez très fier. ?

— Fier de quoi? ?

— C'est que j'ai pétri moi-même le gâteau... Mais oui, ces petites mains blanches ont manipulé la farine, le beurre et les œufs, et j'ai caché avec grand soin la fève qui fera ce soir un roi et une reine.

— Eh bien! Amice, vous êtes une créature parfaite. Si j'étais à marier, je voudrais, muni des pouvoirs du diable boiteux, pénétrer dans toutes les maisons de Paris, et compter combien de jolies personnes nées dans un milieu comme le vôtre possèdent l'art et le courage de vous imiter. Et ce serait à l'une des habiles ménagères que j'offrirais mon anneau d'or.

— Eh bien! docteur, vous seriez sans doute le seul de votre avis. La plupart des hommes préféreront une jeune fille habillée comme une gravure de modes, à une personne qui confectione sans rougir la pâtisserie de famille.

— Amice! peux-tu parler ainsi? s'écria Landry.

— C'est la vérité, mon cousin.

— Non, une calomnie!

Amice ne répondit point, elle plaça devant son père la galette dorée qui fut coupée rapidement. On passa les parts, chacun chercha s'il possédait la fève, et Landry poussa un cri de joie :

— Je suis roi! dit-il, je suis roi!

Il se tourna vers Amice.

— Veux-tu être ma reine de par le droit de la fève? lui demanda-t-il, nous parlerons plus tard de l'anneau.

Amice hésita, mais Chaumas leva son verre, et répéta d'une voix retentissante :

— Vive le roi! vive la reine!

Pendant une heure, dans une modeste maison de Paris on vécut de la vie de province familiale et douce, et des vœux généreux et purs rêvèrent un bonheur facile et durable.

Ce fut seulement quand sonna minuit que le docteur Chaumas s'aperçut de la fuite du temps. Il serra les mains de Paulin et d'André, puis avant de les quitter, il répéta gaiement :

— Vendredi prochain, n'oubliez pas que vous devez renouveler connaissance avec Bozan de Breuil.

— A vendredi, répétèrent les deux frères.

II

L'AMI D'AUTREFOIS.

Le docteur avait eu raison de le dire, Bozan de Breuil s'était acquis en moins de six mois à Paris une incontestable influence financière. Arrivé d'Amérique muni de capitaux suffisants, il sut par deux coup de Bourse attester son habileté, puis à ces jeux qui sont le salut ou la perte d'un homme, succédèrent des lancements d'affaires enlevées à la pointe du succès, et fournissant aux actionnaires de magnifiques dividendes. Il semblait porter bonheur à toutes les combinaisons auxquelles il mettait la main. On fit honneur de sa chance à sa sagacité.

L'acquisition d'un journal répandu et destiné à lancer les spéculations nouvelles, ajouta encore à sa situation, en le plaçant au rang des hommes politiques. Il groupa autour de lui des députés et des sénateurs; tria sur le volet les membres de ses conseils d'administrations; répandit à pleines mains les actions libérées des affaires qu'il patronnait, et ne tarda pas à devenir une autorité. On oublia presque son nom. Il devint l'incarnation même de la Bourse et des spéculations audacieuses. On l'appela "le Financier." A ce moment on eut dit qu'il était le seul, le grand, l'unique financier du monde. On lui connut une cour, des flatteurs. Il fut l'ami de tous les hommes du pouvoir, même de celui dont la fortune semblait alors liée à celle de la France.

Il leur fallut peu de temps pour s'entendre. L'un renseignait l'autre, et selon les nouvelles reçues, jouait à coup sûr à la Bourse. Les millions de Bozan de Breuil montaient comme une marée. Durant les premiers mois de son séjour à Paris, nul ne pénétra dans sa vie intérieure.

On le trouvait dans les bureaux. Mais quand il fut certain que la fortune s'attachait définitivement à lui, il profita de la fuite d'un banquier pour Bruxelles et se rendit acquéreur d'un magnifique hôtel, qu'il fit meubler avec un luxe féerique. On s'attendit dès lors à des fêtes merveilleuses, et l'on s'occupa de la famille de Bozan de Breuil que personne connaissait. On savait seulement, et d'une façon vague, qu'il avait épousé une Brésilienne à laquelle la légende prêtait une mine de diamants.

La fête qui devait inaugurer son hôtel, annoncée plus de trois semaines à l'avance, excita des compétitions sans nombre. On parlait de surprises étourdissantes de luxe et de bon goût. Et cependant quand les invités pénétrèrent dans le vestibule, ces habitués du luxe, ces millionnaires dont chaque caprice se réalisait sur l'heure, s'arrêtèrent surpris de la magnificence du financier.

Des statues précieuses, des fleurs rares à profusion, des tapis d'Orient d'un prix inestimable, des œuvres d'art couvrant les murs, des toiles admirables dont les figures semblaient sourire aux invités et les suivre du regard, tandis qu'ils gravissaient les

marches de l'escalier d'onyx à rampe de bronze doré, frappèrent d'abord les yeux. Puis dans les salons dont chaoun, d'un style particulier, présentait un incomparable ensemble, se retrouvaient des meubles ayant décoré jadis des boudoirs de la Régence, ou sur lesquelles Mario-Antoinetto s'était assise. Rozan de Breuil avait réalisé ce problème difficile de se montrer fastueux sans mauvais goût. Chez lui la richesse se faisait harmonieuse.

L'intelligence d'un homme de goût se trahissait dans les moindres détails. Il n'en fallait point cependant rendre tout l'honneur au financier.

Parmi les hommes attachés à son journal "l'Universel" se trouvait un garçon à l'esprit fin, au flair sûr, aux passions vives qui, durant la première moitié de sa jeunesse, gaspilla une honnête fortune, mais qui sut s'arrêter à temps sur la limite où peut sombrer la réputation. Quand il aperçut le fond de sa caisse, il changea son mode d'existence, et se mit au travail résolument. Il ne garda de sa vie luxueuse que l'amour du beau, une connaissance profonde de l'art due à des études spéciales et à de nombreux voyages.

Attaché d'abord dans des conditions modestes à la rédaction de "l'Universel", il s'occupa bientôt beaucoup moins du journal que des affaires particulières de Bozan de Breuil. Celui-ci trouva en lui un aide inappréciable, et comprenant la valeur de Valentin Nélaç, le chargea en partie de ses acquisitions.

Bozan, qui avait durant dix ans foré des puits de pétrole et trafiqué dans les deux Amériques, fût devenu la proie de marchands sans conscience s'il n'eût trouvé à point ce dénicheur de bibelots émérite, amateur de peinture, ayant ses entrées dans les ateliers en renom, collectionneur du passé, trouvant une grande joie à poursuivre la découverte de pièces hors ligne.

Il apporta plus que de la patience, de la passion dans ses recherches. La vente d'un collectionneur célèbre lui devint d'un grand secours. Il se rendit acquéreur de merveilles du siècle passé sans égale au monde. Lorsqu'il revenait d'un de ses voyages de découvertes à la recherche des raretés, Bozan de Breuil s'épanouissait à la pensée d'exciter la surprise en même temps que la curiosité.

— Vous êtes un ami, Valentin, disait-il, un ami véritable ; ce que vous faites pour moi, jamais je ne saurai assez le reconnaître. On a si vite fait à Paris d'écraser un homme sous ses millions et ses ridicules !

Du vestibule aux cuisines dallées de faïences de Delft, Valentin Nélaç organisa tout, aidé par un architecte consciencieux.

Deux pièces seulement échappèrent au journaliste : la chambre et le boudoir de Joséfa Bozan de Breuil, femme du financier. Joséfa gardait de son pays ensoleillé, l'amour des couleurs vives, de la richesse pour elle-même.

Elle voulut une chambre tendue de satin bleu sur lequel s'enlevaient des hélianthès d'or bordés avec autant d'habileté que de magnificence. Il lui fallut des tapis d'Orient emmêlés de fils d'or, des torchères de vermeil, de l'or partout et toujours. Elle avait rapporté d'Amérique des pièces d'orfèvrerie curieuses fabriquées avant la conquête, des bouquets de pierreries fulgurants dans des vases d'or pur. Tout cela s'étalait, scintillait, brillait, éblouissait, mais le charme ne se dégagait point de cet appartement intime, et sa fille Mercédès héritait de cet amour des choses tapageuses.

Mais enfin, de la part de cette Brésilienne on pouvait accepter bien des choses. Joséfa, dont la beauté avait été célèbre, conservait une taille imposante, des yeux superbes, des cheveux

magnifiques, et une grâce à part, moitié bruyante, moitié enfantine. Elle gardait un rire entraînant, une paresse de créole, un dédain profond pour tout ce qui touchait à la médiocrité. Son orgueil croissait en proportion de sa fortune. Elle avait attendu avec impatience l'heure d'ouvrir ses enlons.

Ce soir là elle triomphait sans fausse modestie, étalant une parure de reine, et ayant à ses côtés Mercédès sa fille, âgée de vingt ans, pâle d'une pâleur aumbrée, et bizarrement jolie. Mercédès portait des perles comme sa mère portait des diamants.

Elles furent naturellement l'objet de l'attention de tous, mais ni cette fière Joséfa drapée dans ses millions, ni Mercédès au dédaigneux sourire ne conquièrent les sympathies.

On jugea vite leur esprit nul, leur vanité immense, et parmi les femmes et les jeunes filles invitées à cette fête, pas une n'éprouva le désir de se lier avec ces femmes nées sous un autre ciel, et qui semblaient ne venir à Paris que pour essayer d'écraser leurs rivales en fortune.

On n'en convint pas moins que l'hôtel était magnifique, la musique excellente, le souper exquis et que la maison du financier serait très agréable à fréquenter.

Le lendemain la presse entière racontait les magnificences du bal. Reporters et chroniqueurs détaillèrent par le menu les splendeurs de l'hôtel. Valentin Nélaç poétisa Mercédès, et vanta la beauté superbe de Joséfa. Aussi ce fut grande joie pour la mère et la fille pendant qu'elle décachetaient et lisaient tour à tour les journaux graves, les feuilles légères, citant leurs noms au milieu d'un concert de louanges.

Toutes deux, têtes vides ; cœurs froids, mannequins créés pour les fastueux caprices de la mode, prirent du premier jour rang parmi les élégantes dont les toilettes font sensation aux bals, aux concerts, aux premières représentations. Elles se renfermèrent dans un monde de chiffons et de caquets, de frivolités et de paresse.

Sans que la mère éprouvât pour sa fille un amour ardent, et que Mercédès adorât sa mère, elle s'entendirent d'une façon admirable pour dépenser avec autant de rapidité que possible des sommes fabuleuses. Bozan de Breuil payait à caisse ouverte les notes de Joséfa et de Mercédès. Jamais elle ne devinrent un obstacle pour ce nouveau roi de la Bourse ; elles lui faisaient honneur, et recevaient ses invités avec une amabilité de surface parfaitement suffisante.

Le financier gardait peu de temps pour les épanchements de la vie intime. Il s'était créé une existence à part dont la tendresse se trouvait exclue. Il lui suffisait de savoir que sa femme et sa fille allaient au Bois, qu'on remarquait l'élégance de leur toilette, et le luxe de leurs attelages. Souvent, quand il dinait en ville, Bozan restait deux ou trois jours sans les voir.

A l'heure où il rentrait, elles étaient au bal ou au spectacle. Le lendemain il sortait riant qu'il fit jour chez elle. On citait ce ménage comme un intérieur modèle. Jamais de querelles, de désunions. Monsieur approuvait tout ce que faisait madame, et madame ne consultait jamais monsieur, qu'il s'agit de changer des voitures ou d'acheter des parures nouvelles.

Tandis que Mme et Mlle Bozan de Breuil affichaient une morgue hautaine, le financier se donnait au contraire des airs bon enfant, et affectait une grande rondeur. Il était de Paris, lui ! Bien qu'il l'eût quitté de bonne heure, il gardait des attaches.

Bon nombre d'hommes le connaissaient, et se souvenaient du temps où il était sinon pauvre, du moins dans cet état de

gêne que traverse souvent la jeunesse. Ceux-là, il s'agissait de ne point se les rendre hostiles. Cela était facile. On savait aisément gré à ce millionnaire d'un mot affectueux, d'une poignée de main, d'un souvenir évoqué, d'une promesse lancée.

Tous ceux qui se rappelaient à son souvenir avaient plus ou moins besoin de lui. Chacun espérait qu'en mémoire des temps de collège le financier lui procurerait le moyen de gagner de l'argent. Et de fait, celui-ci y mettait toute la bonne grâce possible. Avant tout, il redoutait de se créer des ennemis. Dans chaque homme prenant à ses côtés une part du gâteau de la fortune, il savait trouver un flatteur, un allié, un ami.

Ce fut à une soirée au Ministère de l'Intérieur que le docteur Chaumas se trouva brusquement en face du financier. Sous le nom de Bozan de Breuil il n'avait point reconnu Bonaventure le jour où l'on prononça devant lui le nom de l'aventureux spéculateur, mais en dépit des années écoulées il reconnut subitement les yeux clairs, le nez d'aigle, le hardi port de tête de son ancien camarade. L'expression du visage s'était accentuée, voilà tout. Tous deux se tendirent la main.

Pendant une demi-heure, assis dans la serre, à l'abri des curieux, ils rappelèrent les souvenirs lointains. Puis chacun d'eux raconta rapidement sa vie. L'un avait gagné la célébrité jour par jour, heure par heure, l'autre avait vu grossir sa fortune, et voguait en ce moment en plein rêve des Mille et une Nuits sur un Pactole sans tempête. Le millionnaire fit au savant des offres de service que celui-ci déclina. Puis il dit à Bozan de Breuil :

— J'en ai vu d'autres que toi faisais du vertige des hauteurs, si jamais ce mal te prend, viens à moi, je te guérirai.

— Bah ! répondit Bonaventure, je me suis demandé plus d'une fois, tandis que l'or s'amoncelait dans mes coffres, si je souffrirais du mal dont tu parles, franchement je ne le crois pas, ce serait déjà fait, vois-tu. Que puis-je désirer ? L'accroissement de ma fortune ? J'y travaille, mais non point avec le sentiment de jadis. Autrefois, je voulais à tout prix sortir de la médiocrité, et prendre place parmi les riches. M'y voici.

L'unique question est d'augmenter le chiffre de mes millions non plus pour moi personnellement, mais dans un but que tu comprendras, j'espère. Je suis offusqué par l'importance financière de la race sémitique, je me demande si les Juifs seuls doivent jouir du privilège de régler les affaires de Bourse, de la faire hausser ou baisser à leur gré.

Il m'est venu l'ambition d'essayer de lutter contre cette race qui agiote depuis son origine. Je voudrais entreprendre de si colossales affaires, achever des travaux, trouver des combinaisons si puissantes que je pusse devenir le rival de ces rois de l'or.

Pour arriver à ce but rien ne me coûtera. J'ai le courage, la tenacité, de plus je me sens porté par le vent du succès, ce qui est la première des forces. On ne sait pas ce que peut une veine quand on est assez habile pour en profiter. A ton service, mon savant ami, et au service de tous ceux que nous avons connus ensemble.

— Je te remercie pour eux, répondit le docteur.

L'offre faite cordialement, mais déclinée par Chaumas, n'en resta pas moins dans la pensée de celui-ci, et voilà pourquoi, le jour des Rois, il parla aux deux frères Gualbert de la rencontre de Bonaventure et leur offrit de passer chez lui la soirée avec le financier.

André et Paulin s'y rendirent dans des vues bien différentes.

Paulin se réjouissait franchement de retrouver un ancien copin, de le savoir heureux et riche ; André calculait à l'avance ce que pourraient lui rapporter des relations suivies avec un homme sur qui l'Europe financière avait en ce moment les yeux.

Le mariage contracté par lui, ne lui apportait pas les jouissances vaniteuses auxquelles il aspirait. Du reste il n'ambitionnait pas seulement l'augmentation de sa fortune. Il faudrait marier Clotilde et à une époque où les hommes supputent le chiffre de la dot avant de s'enquérir des qualités d'une jeune fille, celle-ci devrait avoir une dot assez ronde pour trouver un mari qui lui permit de continuer les habitudes de sa vie.

Puis la carrière artistique embrassée par Landry présentait encore des difficultés sérieuses. Avant que le jeune homme se fût fait assez de réputation pour satisfaire aux exigences de la vie, qui, dans les arts, ne doit jamais être besoigneuse, il était indispensable de pourvoir à des dépenses grossissantes. L'étude des arts coûte cher.

Ceux qui entrent dans la carrière de la peinture ou de la sculpture ne se rendent point assez compte de la somme d'efforts et d'argent qui leur deviendra nécessaire. On croit qu'il suffit d'une feuille de papier et d'une estompe d'abord ; d'une toile et d'une palette ensuite.

On oublie les couleurs, les cadres, et les modèles ! Ceux qui parviennent presque sans ressources à se ménager une belle place au soleil ont entassé miracle sur miracle. Après avoir tenté de faire adopter une autre carrière à Landry, il s'agissait, puis qu'elle était choisie, de la parcourir d'une façon brillante. Il faudrait de l'argent dans l'avenir, beaucoup d'argent, et la Providence venant en aide à André Gualbert allait lui fournir l'occasion d'en gagner.

Mme André ne montrait pas moins d'impatience. Sans se rendre compte de ce que pouvait gagner son mari à renouveler la chaîne de l'amitié rompue, elle s'intéressa par avance aux moindres détails de cette soirée, et le vit partir avec une vive émotion.

— Cela ne le trouble pas, Clotilde, demanda-t-elle à sa fille de songer que ton père a pour camarade le premier de nos financiers ? un homme à conceptions si vastes qu'il change la face de toutes les affaires auxquelles il touche ? Chaumas l'a dit, il se souvient des Gualbert, et nous pouvons tout en attendre.

— Tout ! répéta Clotilde, c'est bien peu de chose, s'il n'y a pas d'argent.

— Tu ne tiens donc pas à la fortune ?

— Franchement, j'aimerais mieux du bonheur.

(A SUIVRE.)

« Commencé le 12 avril, 1883. »

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels, endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis 1er Janvier dernier, et même, à titre complet (broché) de l'année 1882 aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs.

Belle 1936, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse, Montréal